

DIMANCHE 25 JANVIER 2004

PORTES OUVERTES



Deuxième édition de notre journée « portes-ouvertes » mêlant -harmonieusement il va sans dire- musique et arts plastiques.

Il faut croire que la première édition a produit son petit effet car, cette fois, les médias ne se sont pas ménagés pour annoncer l'événement, aussi bien dans la presse écrite (qui nous gratifiera d'un excellent compte-rendu) que par la voie des ondes, via France Bleue Besançon.

Le résultat a été à la hauteur, puisque, dès le matin, un public assez important est venu rue Weiss admirer les œuvres exposées, peintures et sculptures. Parmi les exposants on retrouvait Alain Tempesta, Agnés Bas, Marie-France Lassibille, Jacques Chevalier, Pierre Lorimier.

Le Maire et Mme Panier, adjointe aux relations publiques, nous ont honoré de leur présence.

L'après-midi a été consacré à la partie musicale avec présentation des classes de l'école de musique, puis d'une « répétition » de l'orchestre (mais en tenue de concert tout de même...).

La journée s'est clôturée par une prestation de l'ensemble de cuivres « Orphéo » et par le traditionnel vin d'honneur.

Le printemps de l'harmonie municipale

Concert de saison pour un orchestre plutôt guilleret.



Les cinquante-cinq musiciens de l'orchestre, tous amateurs, ont présenté un concert de qualité.

Photo Ludovic LAUDE

L'Opéra-Théâtre n'était pas plein hier pour accueillir le concert de printemps de l'Orchestre d'harmonie municipale. Il aurait pu l'être : la prestation n'aurait pas froissé les oreilles de mélomanes curieux d'entendre ce qu'un groupe peut faire avec de la passion et du travail.

L'orchestre d'harmonie compte 55 musiciens, essentiellement des cuivres et des bois, qui se retrouvent pour une répétition sous la baguette de leur chef Jacques Berçot, ou de son adjoint Pierre-Alain Fallot. L'un et l'autre se sont succédé au pupitre hier, pour guider un ré-

cital varié. Compositions contemporaines de Derek Bourgeois, Gérard Calvi ou Désiré Dondeyne partageaient le répertoire avec Antonin Dvorak. L'ensemble de cuivres « l'Orphéon », issu de l'harmonie, a ouvert une parenthèse jazzy très appréciée en fin de première partie.

DIMANCHE 4 AVRIL 2004



CONCERT DE PRINTEMPS

Les concerts des dimanches de printemps ne sont jamais très porteurs, surtout si le soleil est de la partie. A la sortie d'un hiver souvent long, on comprend la réticence du public à s'enfermer un après-midi dans une salle de théâtre alors que dehors le soleil commence à faire remonter les températures.

Alors, comme le dira la presse locale, « l'Opéra-Théâtre n'était pas plein hier pour accueillir le concert de printemps de l'Orchestre d'harmonie municipal ». Bel euphémisme !

De notre côté, par contre, rien à dire : une cinquantaine de musiciens, renforcés côté pupitre de clarinettes par des profs du Conservatoire.

En première partie :

- Hafabra ouverture de Derek Bourgeois,
- Symphonie des saisons de Désiré Dondeyne, dont nous ne conserverons que la « Valse du Printemps,
- Danse Slave n° 10 d'Antonin Dvorak, dirigée par Pierre-Alain Fallot.

Juste avant l'entracte, l'ensemble des cuivres « Orphéon » (décidément, ils changent sans cesse de nom) ouvre une parenthèse jazzy très appréciée.

La seconde partie débute par le plat de résistance de la journée (d'où les renforts du pupitre de clarinettes) : le 4^e Mouvement de la Symphonie du Nouveau Monde d'Antonin Dvorak.

Il faut bien reconnaître que si le 4^e Mouvement s'adapte bien aux orchestres à vents, notamment en raison du final privilégiant les cuivres, ce n'est pas le plus facile des quatre mouvements de la symphonie, et sa mise en place a été plutôt longue et douloureuse. S'agissant en outre d'une œuvre classique archi-connue, on ne peut pas se permettre de faire n'importe quoi sans que cela se remarque, même par le moins mélomane des auditeurs.

Au final, l'affaire se passe plutôt bien et nous attire de vifs applaudissement que nous jugeons, sans états d'âme, bien mérités. Bon, devant le public du Metropolitan Opera, on aurait certainement eu moins de succès, mais on est dans la France provinciale, et on est des amateurs quand même !...

Après ce gros morceau, suivent :

- Wapawekka d'Alfred Reed, sur des thèmes indiens canadiens,
- La Leyenda del Beso de O.R. Soutullo, dirigée par Pierre-Alain Fallot,
- Le Petit Baigneur de Gérard Calvi, musique du film du même nom ; morceau particulièrement ardu sur le plan technique.

Comme tout le monde -le public et nous- semble content (de nous), nous assénons en guise de bis un bon vieux « Crazy » de derrière les fagots, avant d'aller, selon la tradition, boire le verre de l'amitié offert par la Ville (ou par notre propre caisse... on ne sait plus très bien).



SAMEDI 17 AVRIL 2004

CONCERT A NOVILLARS



Nous avons été invités par « l'Ecole de Musique Intercommunale (EMI) de la Vallée Verte » et l'Ecole de Musique de la M.J.C. Palente, toutes deux dirigées par notre ancienne sociétaire Murielle Cuenot, pour participer au concert donné à la salle polyvalente de Novillars par ces deux écoles.

Nous devons passer en seconde partie du concert, c'est-à-dire assez tard dans la soirée. On nous a annoncé 22 heures, mais en réalité la longueur de la première partie fera que nous ne passerons que vers 23 heures.

En attendant, nous écoutons la Chorale Gospel de l'E.M.I. dirigée par J. Chopard dans sept morceaux. C'est joli, mais c'est très long, et ce d'autant que les parents émerveillés redemandent un bis de presque chaque morceau !

Puis c'est au tour de l'OJNI (!), Orchestre Junior Non Identifié, dirigé par Muriel Cuenot, de nous gratifier de six morceaux de style jazzy, du reste plutôt bien exécutés par des musiciens encore fort jeunes.

Nous fermons la marche avec Hafabra, Danse Slave n° 10, Italian Polka de Sergei Rachmaninov, Wapawekka, La Leyenda del Beso et Le Petit Baigneur, devant un public déjà clairsemé vu l'heure tardive...

SAMEDI 8 MAI 2004



COMMEMORATION **DE LA FIN DE LA GUERRE EN EUROPE**

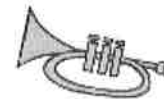
Originalité de cette commémoration : l'armée étant en manœuvre, aucune cérémonie militaire n'est au programme !

Curieux tout de même que les hautes autorités militaires n'aient pas pu dégoter quelques vieux gendarmes près de la retraite ou quelques gratte-papiers poussiéreux des services administratifs pour constituer un piquet d'honneur (elles n'auraient peut-être pas eu le temps de leur réapprendre le maniement d'armes !).

Enfin, nous on est là (les autorités municipales sont bien contentes de nous trouver malgré les petits tracas qu'elles nous causent en ce moment...).

On fait le travail pour lequel on est (pas) payé, vite fait, bien fait, et on retourne à la maison profiter du repas préparé par Madame (ou Monsieur, selon le cas).

LUNDI 21 JUIN 2004



FETE DE LA MUSIQUE

Whaou ! Ce cri étrange est censé, en langage jeune et moderne, exprimer la surprise et le contentement.

Whaou, donc, car en ce jour de l'été, nous réunissons au Grand Kursaal un public si nombreux que non seulement le parterre et les balcons sont pleins à craquer, mais qu'une foule debout, compacte, encombre également les circulations.

Nous avons certes fait de la pub dans la presse et nous sommes le jour de la Fête de la Musique, mais un public pareil, dont beaucoup sont venus investir la place trois quarts d'heures avant le début du concert et n'ont manifestement pas l'intention de céder leur place avant la fin, ce n'est pas courant. On a beau chercher, en toute modestie, on ne voit pas d'autre explication que notre notoriété... et la gratuité du spectacle.

De notre côté, c'est également Bysance : une soixantaine de musiciens et quelques professeurs de l'Ecole de Musique, Alléluia, jouez hautbois, résonnez musettes !...

L'ambiance étant chaude et euphorique, nous attaquons en conséquence le concert avec une décontraction béate. Tout le répertoire de l'année va y passer (à l'exception toutefois de la Symphonie du Nouveau Monde), auquel vont s'ajouter pour faire bonne mesure un pot pourri sur les chansons de Claude Nougaro (disparu depuis peu) avec Paolo à la trompette solo, et « Music » de J. Miles, répété pour le Festival des Quatre Vallées à Arc-et-Senans.

En tout une dizaine de morceaux. Paolo, trompettiste de l'ensemble de cuivres « Orphéo » va se tailler un beau succès pour son interprétation de Nougaro, ainsi que pour sa prestation « animée » lors de l'intervention dudit ensemble de cuivres.

A la fin du concert, le public en redemande, et nous voilà repartis pour « Crazy » et ses coups de sifflet à roulette, spécialité de l'auteur de ces lignes (on a les soli qu'on peut...).

Après, le public, il voudrait bien que ça continue toute la nuit, mais nous, les lèvres près d'exploser, on préfère filer à la brasserie toute proche pour les tremper dans le demi salvateur qui occupe désormais nos pensées.

8 septembre 2004

60^{ème} anniversaire de la libération de Besançon

Le gouvernement ayant souhaité donner au 60^{ème} anniversaire de la libération de la France un lustre tout particulier (pourquoi plus le 60^{ème} que le 50^{ème}, mystère ... mais après tout, rafraîchir la mémoire des jeunes générations, ça n'est jamais inutile), la Ville de Besançon s'est mise à l'unisson, et ce d'autant que la cité a été choisie au niveau national, avec quelques autres, comme « Ville Symbole » en raison de la création en ce lieu de la 1^{ère} Armée Française en 1944 par le Général de Lattre de Tassigny, et de la présence du musée de la Résistance et de la Déportation.

Seulement voilà, les commémorations décennales se suivent, mais ne se ressemblent pas forcément ;

En effet, si en 1994 la Ville avait préparé son affaire longtemps à l'avance, chacun – et nous au premier chef – sachant ce qu'il y aurait à faire dès le mois de mai, il n'en a pas été de même en 2004, où malgré nos demandes réitérées nous n'avons été informés de notre rôle qu'à la mi-août.

Reprenant nos activités musicales plus tôt que d'habitude, nous avons en conséquence effectué quatre répétitions, les 27, 31 août et 3 et 6 septembre, et ce, avec les Harmonies des Chaprais et de la Concorde et la Batterie-Fanfare des Sapeurs-pompiers afin d'assurer un service commun (et hors du commun).

Celui-ci doit se composer d'un concert Place du 8 Septembre (pour une fois, on ne l'appelle pas « Place St-Pierre ») et de la cérémonie officielle au Monument aux Morts, et non, comme d'habitude, à la Citadelle.

Contrairement au 50^{ème} anniversaire, de sinistre mémoire pour les musiciens en raison des trombes d'eau qui s'étaient abattues sur leurs frêles épaules, le 60^{ème} va se dérouler sous un soleil radieux et par une température quasiment caniculaire.

Ces conditions idéales ont eu pour effet de résoudre de façon radicale l'épineux problème vestimentaire des trois formations regroupés : la tenue adoptée est franchement estivale : chemise blanche et pantalon noir. La cravate noire sera quand même ajoutée pour la cérémonie officielle.

A l'heure prévue, 16 h 15 précise, un des deux bus spéciaux de la CTB vient nous prendre en charge pour nous descendre au centre-ville. Le problème, c'est que nous sommes environ 130 musiciens et que le second bus prévu manque à l'appel : encore un problème de communication entre les services de la Ville et le réseau Ginko.

Du coup, c'est le même bus qui va effectuer deux rotations, d'où un léger retard pour le début du concert.

Place du 8 septembre, les fourgons de la Ville transportant le matériel et les chaises sont bien là à l'heure dite. C'est déjà ça ! Par contre, sont également là, alors qu'ils ne devraient pas y être, plusieurs véhicules de tourisme en stationnement interdit, dans la plus parfaite impunité.

La Ville étant organisatrice du concert, nous pensions, bêtement, qu'elle prendrait toutes mesures pour faire dégager la place. Naïfs que nous étions ! Nous ne verrons, ni avant, ni pendant, ni après, la moindre casquette de la Police Municipale pendant tout le déroulement du concert. Nous sommes pourtant sur la place principale de Besançon, devant l'Hôtel de Ville, pas dans un coin reculé de la banlieue...

Du coup, notre importante formation (130 musiciens assis, ça prend de la surface) englobe proprement un des véhicules, un gros 4 x 4, que la propriétaire viendra manœuvrer en plein concert sans se démonter le moins du monde, pour quitter la place sans autre forme de procès (qui aurait été bien mérité, soit dit en passant !).

Sous un soleil de plomb nous enchaînons, sous la direction alternée des trois chefs, une quinzaine de morceaux des années 1940 et de marches de circonstance, dont « Le jour le plus long » (P. Anka), « God bless rugby » (C. Bolling), « Fleur de Paris » (Bourtayre), « La Chanson du Maçon » (H. Betti), « Barnum Circus » (Revil), « La rue de notre amour » (Alexander), « El Soldado de Levita », « Amor, Amor », « Tuxedo Junction », « Moonlight Serenade », « September Song », « Caravan ».

Aucune information n'ayant été faite par la Ville sur ce concert (qu'elle organisait elle-même...), le public, d'abord composé de passants étonnés, n'a fait que croître au cours du concert pour devenir imposant à la fin, malgré la place réduite laissée par les bus qui continuent à défiler, de même que pas mal de voitures particulières qui, elles, auraient dû être interdites en ce lieu (mais où était donc la Police Municipale – et quelles instructions avait-elle reçues ?).

Après des applaudissements bien mérités, et sans prendre le temps de boire un coup (d'ailleurs personne n'a pensé à nous offrir quoi que ce soit), nous embarquons dans nos deux bus (le second a été retrouvé grâce à l'action perspicace des cadres de la CTB !), direction le Monument aux Morts.

Les instructions officielles sont d'être à 19 heures précises en place pour l'arrivée des autorités et début de la manifestation à 19 h 30.

En vieux habitués de ce genre de manifestations, on obtempère, mais sans se faire d'illusion : on va bel et bien piroter une bonne heure avant d'entrer en action !

On nous fait prendre position à cheval sur un îlot directionnel si bien que la formation par cinq, - sur 20 rangs s'il vous plaît – est totalement rompue. Après quelques hésitations, on se déporte tous de part et d'autre de l'îlot : la Batterie-Fanfare à droite et l'Harmonie à gauche.

Tel qu'on nous a placés, face à l'ouest, nous avons le soleil couchant en pleine figure. Vu le nombre de nos rangs, inutile de dire qu'il n'est possible d'entre voir Jacques qu'à la condition d'être particulièrement grand et équipé de lunettes de soleil très teintées.

Cela promet pour la suite.

La suite est effectivement à la hauteur de nos espérances puisque dès l'arrivée des autorités, nous attaquons un « Star Spangler Banner » très approximatif qui a dû paraître pour le moins bizarre au Consul des Etats-Unis d'Amérique.

La musique du 1^{er} Régiment d'Artillerie placée en face de nous, le dos au soleil, n'a évidemment pas connu les mêmes problèmes pour la Marseillaise. C'est pas juste !

Au cours de la longue cérémonie, à laquelle participe le Ministre délégué aux Anciens Combattants et Victimes de Guerre, M. CHERKAOUI, nous exécutons sans problème l'Hymne Européen et de nouveau l'Hymne Américain, le soleil ayant enfin disparu à l'horizon. Nous finissons avec la « Marche des Africains ».

La nuit est tombée quant nous quittons, en défilant, le Monument aux Morts pour nous rendre près de l'immense tente dressée à quelques centaines de mètres de là par la ville pour un "apéritif-soupatoire" (pour les nombreux invités, pas pour nous !) au cours duquel nous devons donner une aubade.

Après l'expérience malheureuse du bicentenaire de Victor Hugo, nous avons insisté auprès de la Ville pour disposer d'un éclairage adéquat, ce qui, bien entendu, nous avait été promis la main sur le cœur.

Chat échaudé craint l'eau froide. Eh bien, ils ont raison ces matous, car d'éclairage il n'y a pas, mis à part celui – très insuffisant pour lire des partitions – de quelques réverbères.

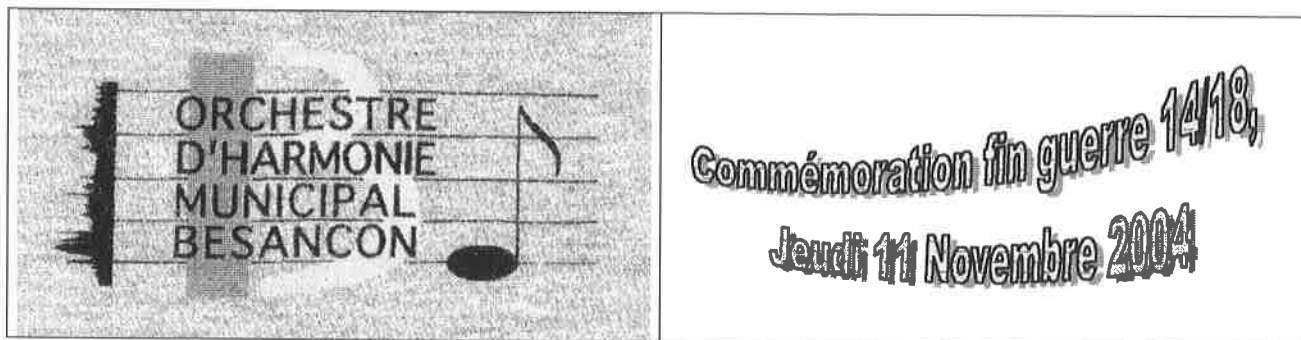
Du coup, « l'aubade » se limite à l'expédition vite fait bien fait d'un pas redoublé (certains musiciens tournant le dos au chef pour pouvoir lire leur partition !...).

Il est pratiquement 21 heures et nous jouons presque sans interruption depuis 17 heures et ce, sans boire ni manger malgré l'ardeur du soleil.

Inutile de dire que nous n'attendons pas attendre le départ du dernier invité pour nous faire servir à boire et à manger, ce qui vaut à certains d'entre-nous un échange assez vif avec le personnel municipal chargé du service.

La « soirée » se termine pas un feu d'artifice tiré de l'esplanade Maréchal Juin, et par notre retour nocturne à pied à la salle de musique (les porteurs de gros cuivres ont apprécié), l'heure tardive ne permettant plus – paraît-il – de disposer des personnels nécessaires pour nous ramener en bus !

On est (très) loin des dispositions prévues par la convention de fonctionnement signée avec la Ville. A propos, qui a dit que l'Harmonie s'était autoproclamée « Municipale » et que les emplois salariés étaient des emplois fictifs...



Le 11 novembre 1918, il ne faisait, paraît-il, pas chaud du tout. Quatre vingt six ans plus tard, malgré le réchauffement de la planète, le thermomètre est toujours aussi bas : il souffle un petit vent du nord (dans le coin, on dit « la bise ») qui n'incite pas à la balade dans les rues de la cité, même patriotique.

Pourtant, bravant les degrés ? de bas étage, nous sommes en place (du 08 septembre) à l'heure dite, prêts à assurer sans défaillir nos obligations désormais contractuelles vis-à-vis de la ville de Besançon.

Indiscutablement nous avons fière allure avec trente sept musiciens présents (pour la seule harmonie), dont une jolie brochette de charmantes musiciennes nouvellement arrivées).

Malgré notre port altier, personne parmi les officiels sortis de l'église St-Pierre ne s'intéresse à nous. On fait partie du décor.

Il fut une époque où « un » maire ou son adjoint aux relations publiques n'aurait jamais manqué de venir nous faire un petit salut, ou même de rentrer dans les rangs serrer quelques mains (gelées). Autres temps, autres mœurs... Il est vrai que nous sommes maintenant (depuis le 1^o janvier 2004) dans la forme, une sorte de prestataire de service rémunéré, et de la forme au fond, il n'y a pas loin, alors...

Pour la suite, rien à dire, la routine quoi, même que nous restons plantés place du 08 septembre beaucoup plus longtemps que d'habitude, de même qu'à l'issue de la cérémonie principale au monuments aux morts : plus il fait froid, moins on bouge, c'est la règle !



Tiens, revoilà la sainte ! depuis quelques années, jugeant l'appellation quelque peu désuète, nous avons abandonné cette référence à la patronne des musiciens pour notre principal concert annuel à l'Opéra-Théâtre. Ce retour en grâce (si l'on peut dire) de Cécile doit certainement s'inscrire dans le mouvement de recherche de spiritualité qui affecte actuellement l'humanité souffrante, à moins que ce ne soit à cause de ce fichu calendrier des postes qui place toujours la fête à Cécile à proximité immédiate de notre concert, va savoir...

Enfin, peu importe !

Par contre, ce qui compte, c'est que nous sommes plus nombreux que nous ne l'avons jamais été depuis belle lurette ! une bonne soixantaine grâce à l'arrivée subite sur les rangs d'une douzaine de musiciens et surtout de musiciennes en provenance de l'Ecole de musique et de différentes formations musicales comtoise et bourguignonnes.

Déjà samedi soir, lors de la répétition générale, il a fallu sérieusement déplacer les différents pupitres pour faire de la place à tout le monde. Une opération qui ne nous était plus guère familière... les anciens en avaient presque la larme à l'œil, ça leur rappelait le bon vieux temps !

Comme nous sommes à cinq jours du bicentenaire du Sacre de l'Empereur, c'est le moment ou jamais de dire « pourvou que ça doure ! ».

Un bonheur n'arrivant –paraît-il- jamais seul, environ 300 personnes ont franchi les portes du théâtre : le balcon est complet ainsi qu'une partie de la galerie. Compte tenu de la conjonction « dimanche après-midi – illuminations – marché de Noël – concerts par ci par là », c'est plutôt un beau résultat.

Dérogeant à notre habitude de consacrer ce concert au seul OHMB, avec parfois des solistes, nous avons invité à ce concert l'Orchestre d'Harmonie « Soluna » de Frasne / Levier avec lequel nous allons partager la soirée.

Nous entamons la 1^o partie du concert avec Américan Triptych (Roger Roger), dirigé par Pierre-Alain Fallot, directeur-adjoint.

Puis c'est à Jacques Berçot de prendre la direction avec Sahara (Norman Taylor) ; suit « Variation on an African Hymnsong » (Quincey Hilliard), sous la baguette de Daniel Rollet, autre directeur-adjoint.

Cette succession de chefs au pupitre fait se lever et se rasseoir à chaque fois l'orchestre ce qui donne à cette marque de courtoisie un côté un tantinet rigide et conformiste.

Il serait peut-être préférable, à l'avenir, de réserver cette pratique, au demeurant fort respectable, au seul directeur. Les directeurs-adjoints sauront certainement s'en accommoder.

Jacques reprend la baguette (qu'il n'a d'ailleurs jamais délaissé – on n'est jamais trop prudent – les deux sous-chefs dirigeant à main nue) pour diriger « le dernier des Mohicans » (Trevors Jones) et « suite on Russian Dances » (Terry Kenny).

Le public ne nous ménage pas ses applaudissements, plutôt mérités d'ailleurs car on s'est assez bien débrouillé, et quoi qu'il ne réclame pas formellement un bis, nous comprenons tellement bien son attente qu'on leur interprète une (petite) partie du pot-pourri des chansons de Claude Nougaro du programme précédent.

Satisfait de notre prestation, Jacques nous gratifiera lors de la répétition suivante d'un « c'était pas mal ». Jacques est un être sobre, et en matière de louanges, il fait naturellement dans la sobriété.

La seconde partie du concert est assurée par « Soluna », dirigé par Jean-Michel Trimaille.
Il s'agit d'une formation d'une trentaine de musiciens qui semblent quelque peu impressionnés par le lieu inhabituel et imposant dans lequel ils vont jouer. Passer après une « grosse » formation comme la nôtre n'a pas dû non plus apaiser leurs angoisses.
Quoiqu'il en soit, ils vont interpréter avec une réelle qualité huit morceaux de genres forts divers allant du classique (« Rondo alla turca » - W.-A. Mozart – « Adagio » Albinoni – « Nessun dorma from Turandot » Puccini) à « West Side Story » Bernstein, en passant par Henri Mancini et N. Taylor « Scarborough fair ».
La soirée se termine salle « Courbet » autour du pot traditionnel, avant que nos amis Fraignauds-Lévitiens ne reprennent la route des hauts plateaux jurassiens.

Jean-Jacques MORAT.